

## *Post-scriptum : le Vatican*

La dernière semaine de juin 2019, alors que la correction des épreuves de ce livre touche à sa fin, je me trouve à Rome pour rencontrer le pape François.

Comme il porte en lui une conscience aiguë de la communauté de destin de tous les humains au stade actuel de l'ère planétaire, comme il s'est montré soucieux du sort de tous les exclus, rejetés, voués à la misère, comme il a fait preuve dans une encyclique historique de sa profonde prise de conscience de l'importante dégradation écologique qui touche corrélativement la biosphère et l'anthroposphère, je lui avais écrit afin d'évoquer la « crise de l'humanité » avec lui, et il m'accorda une audience.

C'est par une forte canicule et après d'interminables couloirs d'aéroports et la perte d'une valise que, partis du Brésil, nous sommes arrivés à Rome, Sabah et moi. Nous

sommes accueillis et logés avec beaucoup de gentillesse et une sympathie mutuelle par l'ambassadrice à la Villa Bonaparte, siège de l'ambassade de France auprès du Saint-Siège.

La canicule m'empêche de jouir de Rome. J'ai à peine le temps d'aller me recueillir et de recueillir l'onctueuse et admirable crème du café de Sant'Eustachio, lieu de mon habituel pèlerinage. Le 27 au matin, tôt levés, nous sommes accompagnés par nos amis qui furent nos intermédiaires auprès de l'ex-ambassadeur Zeller, lui-même intermédiaire auprès du pape, et nous arrivons en voiture, par ses arrières, à la cité du Vatican. D'une vaste salle à l'autre, nous sommes guidés par un petit prêtre alerte à soutane noire, le long d'immenses couloirs, comme pour parvenir, étape par étape, au saint des saints, ou plutôt au sein du palais du Saint-Père.

Le pape François reçoit cordialement nos amis qui, très catholiques, lui font leurs offrandes personnelles, puis il répond aimablement à Sabah, qui lui offre les éditions italiennes de *La Voie* et de trois autres de mes livres. Il me prend affectueusement les mains, comme si un lien s'était déjà établi entre nous, puis nous nous retrouvons en tête à tête.

Sans reprendre les considérations préalables de ma lettre, je lui dis qu'à mes yeux toute tentative de changer le cours fatal des choses a pour préliminaire une prise de conscience généralisée de toutes les nations de la communauté humaine de destin dans une « Terre-Patrie », qui, loin de dissoudre les patries, les englobe. Or il est tragiquement paradoxal que la crise planétaire non seulement

ne favorise pas cette conscience d'identité commune mais, au contraire, accroît les repliements identitaires quant à l'ethnie, la nation, la religion. Aussi je suggère au « *Muy Santo Padre* », auquel je m'adresse en espagnol, de réunir un symposium d'une dizaine de personnalités, religieuses ou laïques, de tous continents, mais chacune ayant comme souci essentiel le destin de l'humanité, afin de lancer cet appel à la conscience planétaire.

Le pape note et se dit très intéressé. Je me souviens que j'avais incité Rocard, alors Premier ministre, à susciter une première rencontre internationale sur l'écologie. Je ne sais ce qu'il sortira de cette ultime tentative.

Il regarde le livre sur l'Europe et m'exprime son inquiétude. Pour lui, Argentin, l'Europe est l'*abuela*, la grand-mère. Je lui dis que c'est devenu un squelette auquel il manque la chair. Il est également soucieux pour la Méditerranée, il a lancé un appel pour qu'elle redevienne mer des rencontres et des métissages.

Il me quitte en m'offrant une brochure *Fratellanza universale*, en réaction à mon petit livre sur la fraternité, et en me disant : « Restez jeune comme vous l'êtes. »

Qui aurait attendu un tel pape, qui se ressource directement dans le message évangélique, qui est un des premiers à prendre pleinement conscience des conséquences catastrophiques de la dégradation de la biosphère, et qui porte en lui la conscience de l'humanité ?

Je trouve l'espoir là où on ne l'attendait pas. Il en fut de même avec Gorbatchev, ultime successeur de Staline au secrétariat général du Parti communiste et qui fit s'écrouler la dictature du parti dont il était la tête. Il en fut de

même avec Juan Carlos, héritier de Franco, censé faire perdurer son régime et qui permit au contraire à la démocratie de s'instaurer en Espagne.

Il n'y a pas que la vieille taupe de Hegel qui ruine le soubassement des systèmes apparemment impérissables, il y a l'esprit souterrain qui s'introduit dans les consciences et les révolutionne.